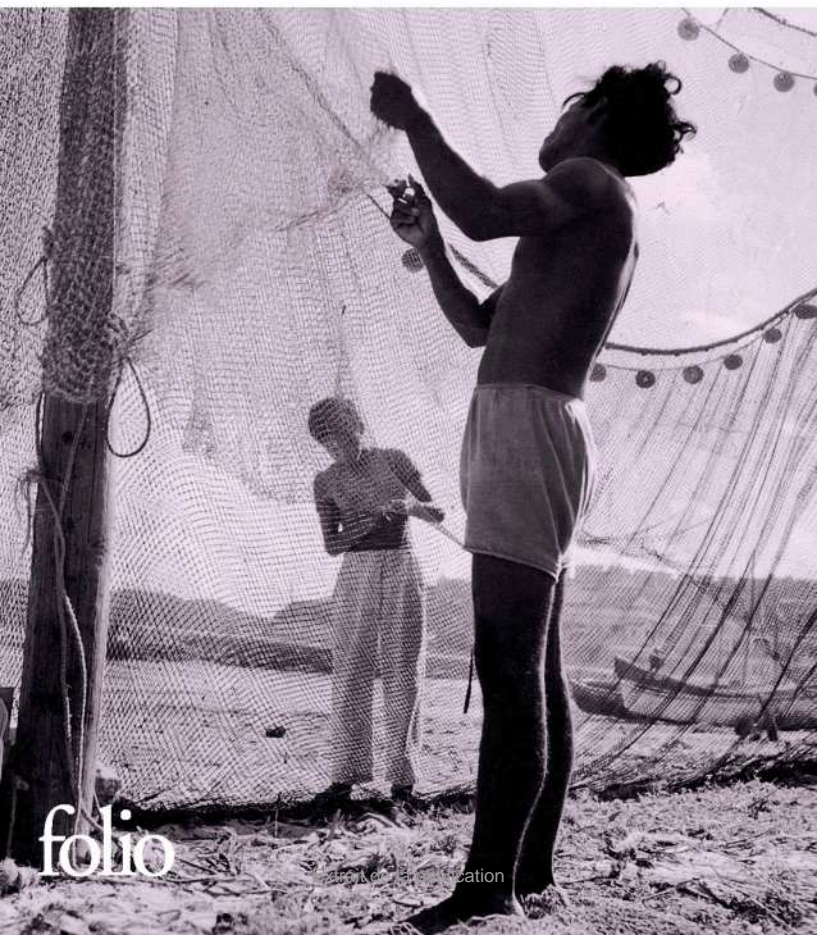


Erri De Luca

Tu, mio



folio

© 2014 Folio Edizioni

Erri De Luca

Tu, mio

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Titre original :

TU, MIO

© 1998 by *Erri De Luca*.

© *Éditions Gallimard*, 2011, pour la traduction française.

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

Vos is main solo antkegn aiere corn
Qu'est mon solo face à votre cœur

Kalikes,
poésie de Itzik Manger

Le poisson n'est poisson qu'une fois dans la barque. Il est faux de crier que tu l'as pris quand il vient juste de mordre et que tu sens son poids danser dans la main qui tient la ligne. Le poisson n'est poisson qu'une fois à bord. Tu dois le faire remonter du fond par une prise douce et régulière, rapide et sans à-coups. Sinon tu le rates. Ne t'agite pas quand tu le sens se démener là-dessous et qu'il te semble énorme tant il met de force à extirper de son corps l'hameçon et l'appât.

Nicola m'a appris à pêcher. La barque ne lui appartenait pas, elle était à mon oncle. Nicola l'utilisait toute l'année, puis venait la bonne saison et il servait alors de marin à mon oncle le dimanche, pendant les vacances d'été. La nuit, il pêchait au lamparo des *totani*, sortes de calamars, pour en appâter la piqure de l'hameçon.

Il préparait la barque et on partait le matin de bonne heure. L'île était muette et en descendant pieds nus vers la plage un jeune garçon pouvait

se sentir lisse comme la pierre sous ses pieds, parfumé comme le pain dont l'odeur montait des fours jusqu'à ses narines, adulte parce qu'il allait en mer vers le large et les profondeurs pour manier un art. Les autres jeunes venaient à la plage plus tard pour les filles et pour se baigner, les plus riches avaient des canots à moteur et tournaient en rond sur leurs bateaux brillants aux moteurs pleins de chevaux.

La barque de mon oncle avait un diesel lent qui crépitait sur la bonace de l'aube et faisait vibrer l'air alentour, me chatouillant le nez tout le temps du voyage. On s'asseyait sur le bord, légèrement rejetés vers l'extérieur, même si la mer était agitée et tapait à l'avant. Nicola se mettait debout à l'arrière et dirigeait la barre du gouvernail de ses chevilles. C'était son métier, il avait le pied marin, pas une lame n'entravait son équilibre. Celui qui savait rester droit sur une petite barque qui allait contre la vague avait le pied marin. Moi je l'avais et ils me laissaient parfois prendre la barre sur le chemin du retour, tandis que mon oncle dormait et que Nicola remettait le bateau en ordre, nettoyait les poissons.

On n'aimait pas beaucoup voir un jeune garçon tenir la barre. Il fallait choisir le sens de la vague et la faire glisser sous la quille, sans qu'elle tape. Le bateau sent les coups, le bois en souffre. Mais si la mer était calme et qu'aucun bateau n'était en vue, alors je me proposais pour la barre et Nicola expédiait le reste du travail.

C'est lui qui m'a enseigné la mer, grâce à la barque et à la permission de mon oncle qui m'invitait parce que je me taisais, n'emmêlais pas la ligne, ne bougeais pas au moment où le poisson mordait, ne me plaignais pas de la chaleur, ne plongeais pas de la barque, à part une rapide descente dans l'eau pour me rafraîchir. Je ne demandais jamais de poisson à rapporter chez moi, le poisson était à lui, et puis à Nicola. Jamais je ne lui demandais de m'emmener, mais c'était lui qui, la veille, me disait : viens.

Nicola m'a enseigné la mer sans dire : on fait comme ça. Il faisait comme ça et comme ça c'était bien, non seulement précis mais beau à voir, sans hâte. Le comme ça de Nicola avait l'allure des vagues, ses gestes faisaient une rime que j'apprenais à saisir. Il coupait le calamar en morceaux de la taille d'un ongle, un coup sec et un glissement du plat de la lame pour les écarter, il allait à son rythme, concentré, égal. Les morceaux séchaient au soleil pendant notre voyage vers le large. Il enfilait les amorces par le centre, recouvrant l'hameçon jusqu'à l'attache du fil de nylon. Et après la capture, il récupérait l'appât dans la bouche du poisson, dans sa gorge, et le réutilisait. Il surveillait à peine ses gestes, ses mains remuaient toutes seules. Lui pouvait regarder ailleurs, le lointain ou rien, ses yeux laissaient agir ses mains toutes seules. Tel était son travail, le devant, tandis que le reste de son corps n'était qu'un appui de patience.

Sur la barque, seuls les hommes parlaient, moi j'écoutais leurs voix, pas leurs conversations, et les saluts échangés avec d'autres pêcheurs : « a're nuost », tu es des nôtres, un cri que je n'ai entendu qu'en mer.

Certains après-midi, j'allais à la plage des pêcheurs et si je trouvais Nicola seul qui préparait la pêche, je restais près de lui. Au milieu des restes de poissons, quelques poules picoraient en quête d'une tête d'anchois qu'elles avaleraient avec le sable. J'étais un garçon de la ville, mais l'été je devenais sauvage. Sans souliers, la peau des pieds durcie comme les caroubes mangées sur l'arbre, lavé à l'eau de mer, salé comme un hareng, un pantalon de toile bleue, une odeur de poisson collée sur moi, quelques écailles perdues dans mes cheveux, une allure à pas courts, de bateau. En une semaine, je n'avais plus de ville d'origine. Elle s'était détachée de moi en même temps que la peau morte de mon nez et de mon dos, les points où le soleil pénétrait jusqu'à la chair.

Le soleil est une main de surface, un papier de verre qui, l'été, dégrossit la terre, la nivellement, la lisse, sèche et maigre à fleur de poussière. Il fait la même chose avec les corps. Le mien, exposé jusqu'au soir, se fendait comme une figue en certains points seulement de mon dos et sur mon nez. Je ne mettais pas d'huiles solaires qui existaient pourtant déjà au milieu des années

cinquante. C'était bon pour les étrangers ce pom-
madage, ce luisant sur le corps tel un anchois
passé dans l'œuf avant la friture. « Piscetiello
addevantasse / int' o sciore m'avutasse / m'affer-
rassse sta manella / me menasse int'a tiella / 'onn'
Amalia 'a Speranzella* » : c'est sur les vers de
Salvatore Di Giacomo que mon oncle se moquait
de ceux qui se servaient d'onguents. Ses fils et
moi, les hommes de la famille, étions habitués
depuis notre enfance à nous brûler les premiers
jours, et puis ça passait. J'encaissais la douleur
sur mon épiderme fin de citadin comme la plus
juste des taxes. La nouvelle peau coûtait cher,
celle des pieds aussi, avant de pouvoir marcher
sans souliers sur les pierres brûlantes de midi.

Nicola avait fait la guerre dans l'infanterie en
Yougoslavie. Ce fut son unique voyage, de son
île à Sarajevo. Il avait connu une famille là-bas.
Le soir, quand il était en permission, il lui ren-
dait visite, apportant un peu de pâtes, du café,
du pain. On lui offrait en échange une eau-de-
vie infernale. Il y goûtait à peine, ils se compre-
naient par signes. Les chemises noires italien-
nes avaient fusillé un fils de cette famille. Ils
s'étaient connus à cette occasion-là, lorsqu'ils
étaient venus pour réclamer le corps. Nicola les

* « Si je devenais petit poisson / dans la fleur de farine
me tournerait / me saisirait de sa menotte / me jetterait dans
la poêle / donna Amalia Speranzella. » (*Toutes les notes sont de
la traductrice.*)

avait aidés, ils l'avaient invité chez eux. Il avait vu un cimetière musulman : « Comme le nôtre, mais, sur la pierre, à la place de la croix il y avait la lune. » Il avait entendu pleurer une mort avec les mêmes aigus que ceux des femmes de l'île, il s'était senti chez lui. Quand la mer apporte un noyé sur le rivage : ainsi faisaient ces femmes avec le garçon fusillé parce que *partizan*.

Ses récits avaient infailliblement pour préambule l'obligation de n'en parler à personne, il ne connaissait rien à la politique, il s'agissait seulement d'histoires de quand il était jeune et qu'il y avait la guerre. Il y avait la guerre comme il y a le *libeccio*, la sécheresse, la saison sans le moindre passage de thons. « Il y avait », un seul verbe supportait tout le bien et le mal qui arrivait aux hommes. La guerre était restée dans quelques curieux détails, qu'il répétait : une fenêtre vide vue de la rue et derrière la fenêtre il n'y avait plus de maison, pas même un toit, et on pouvait voir le ciel. Les fenêtres sont faites pour voir le ciel, mais pas de cette manière. Et une place de marché où l'herbe poussait car il n'y avait rien à vendre et personne n'y allait, pas même pour échanger deux mots. L'herbe, entre les pierres d'un marché, est parfois bien triste.

Il me racontait tout ça parce que j'insistais et que, cet été-là, il s'était mis à avoir confiance dans ce garçon qui copiait ses gestes, qui venait écouter ses histoires sans dire un mot, sans demander ceci ou cela. Je ne les colportais pas,

je ne disais pas non plus où je passais certains de mes après-midi, tandis que les autres garçons de la ville en vacances sur l'île allaient en bande avec les premières filles. Mes parents ne me demandaient aucun compte, l'usage voulait que la discipline de la ville se relâchât sur l'île, sauf pour le respect des horaires.

La chaleur déliait le corps, la liberté était un changement de peau au son des cigales. La plage était la frontière où commençait la vie des hommes, une surface unie pour qui regardait du rivage et pourtant pleine de sentiers, de courants, de croisements, de fonds surélevés de sèches. Les barques étaient des esquifs périlleux, miraculeux, et certaines, par dévotion, arboraient en haut de leur mât d'avant un rameau d'olivier bénit.

Je n'ai pas eu d'intimité avec le fond, avec ceux qui plongent armés de fusils. Nicola ne savait pas nager et il m'a transmis son respect pour le fond. On obtient de la mer ce qu'elle nous offre, non pas ce que nous voulons. Nos filets, nos palangres, nos nasses sont une question. La réponse ne dépend pas de nous, les pêcheurs. Ceux qui vont là-dessous chercher la réponse avec leurs mains se croient plus forts que la mer. Seule la surface nous revient, ce qui est dessous lui appartient, c'est sa vie. Nous frappons à sa porte, à fleur d'eau, nous ne devons pas entrer chez elle en maîtres.

Aucun pêcheur muni de fusil et d'oxygène ne montait jamais sur la barque de mon oncle. Mon oncle était d'accord avec Nicola. Il aimait la lutte avec le mérrou qui se terre, l'hameçon dans le corps, et il faut toute l'intelligence de la barque, des rames, pour l'obliger à sortir, en le tirant dans le bon sens hors de sa cachette, une fois calmée la fureur de sa résistance. Et souvent, le mérrou gagnait. Le soir, nos mains étaient meurtries par le fil de la palangre qu'on appelle chez nous la *coffa*, et dans les entailles, dans les égratignures séchait le sel marin. Des stigmates que nous inaugurons en début de saison. Nicola m'avait appris à durcir mes paumes avec un bout de corde.

J'écoutais la guerre, tout petit déjà. À la maison, il y avait les histoires racontées à table, les avions gonflés de bombes, la sirène qui prévenait avec une bien faible marge, les fuites silencieuses, le grondement dans le ciel puis celui des explosions à terre. Et un jour de juillet, un repérage raté, et des bombes qui tombèrent d'une altitude élevée et sur un objectif de hasard pour arracher, en plein jour, des touffes de vivants au monde. Maman connaissait ces histoires, papa était soldat. Elle parlait des courses aux abris. On s'enfuyait hors de la maison pour se glisser dans le tunnel de Piedigrotta, cent fois en une jeunesse, une compétition bien établie avec les autres familles pour arriver les

premiers et prendre les meilleures places. Chacun était tenu d'attraper des choses disparates à emporter en lieu sûr. Elle me portait moi, mon grand-père portait une valise rangée près de la porte dans laquelle résistait un service de porcelaine. Les femmes mettaient les objets précieux dans un sac et ne s'en séparaient jamais dans l'abri. Elle se souvenait d'une famille très pauvre : la femme serrait toujours un vieux sac contre sa poitrine. Ses enfants s'étonnaient qu'elle pût posséder quelque objet de valeur. Un jour, dans sa course, la femme tomba et renversa son trésor par terre : des boutons. Pour ne pas faire mauvaise figure, elle aussi s'était dotée d'un sac inséparable, le remplissant pour lui donner du volume. Même sous les bombes une femme pauvre se refusait à paraître inférieure aux autres. De ce jour-là, on ne la vit plus.

Et après la centaine de martèlements alliés, la ville avait chassé les Allemands d'une ruade de mulet, de celles qui rendent tout leur poids à un peuple. Les Américains n'avaient pas réussi à entrer dans la ville, aussi une révolte contre les Allemands éclata soudain et toute une population se serra comme un nœud coulant autour d'eux, transformant leur retraite en fuite. Ainsi les Américains entrèrent et chaque famille en adopta un. Chez nous, il y avait Jim, un Noir gigantesque, gai et bon travailleur. Et ce fut Jim qui nous sauva. Après les cent bombardements alliés, il en arriva un autre, allemand. En enten-

dant la sirène, personne ne voulait bouger, il devait s'agir d'une erreur, la guerre était finie ici. Jim était à la maison et ne s'en laissa pas conter, « non, non » criait-il de sa grosse voix en nous poussant tous hors de la maison et en prenant dans ses bras la grand-mère de maman qui était sur une chaise roulante et qui, se voyant enlevée par le colosse, criait à l'aide. Et ce fut ainsi que la bombe allemande toucha juste notre immeuble et les quelques biens de notre famille, équilibrant les comptes avec la maison détruite de mon père. Maman racontait toujours en cherchant le côté amusant, elle n'oubliait jamais de dire qu'ils étaient arrivés tard dans l'abri sous les explosions allemandes en se tordant de rire, à cause des hurlements de la grand-mère Emilia dans les bras de Jim. Elle riait encore de ces bombes qui l'avaient ruinée.

Des histoires de vies sauvées en ville, de nuits écourtées d'enfants qui ne pleuraient même pas, de bonne fortune de soldats et tout autour des ordres allemands écrits sur des affiches : des histoires anciennes pour tenir compagnie à l'enfance. Mais je grandissais et le temps devenait plus court : ces faits-là n'étaient plus lointains, mais récents. Ce passé venait à peine de s'écouler, dans les rues les trous résistaient. Et quand mes parents cessèrent d'en parler, c'est moi qui commençai à les interroger et ils

n'aimaient pas ça. Mes questions devaient avoir un air de reproche dont je n'arrive pas à me souvenir, car, à bout de patience, ils m'offrirent en réponse leur bibliothèque : voilà l'histoire, elle est écrite là, lis tant que tu veux mais laisse-nous en paix, nous n'avons plus envie de remettre à jour ces souffrances. Les choses allaient mieux, ils parlaient d'une nouvelle maison, à nous, et non plus en location.

La guerre ne tenait plus compagnie à leurs conversations autour de la table où les enfants devenaient grands à force d'écouter. Ils parlaient de politique, de maires flibustiers comme le capitaine Crochet. Ce n'étaient que des histoires tristes, sans aucune dimension d'aventure ou de ridicule.

C'est ainsi que j'appris leur histoire, une matière différente de celle qu'on nous enseignait à l'école dans les manuels qui expliquaient le passé et le rendaient logique, une descente libre jusqu'à nous. Cette histoire récente n'était qu'un fatras d'épisodes infâmes, peu de batailles, mais des ratissages, des exécutions en masse, des lâchetés, des massacres d'hommes sans défense. C'était une histoire qui n'allait nulle part, qui ne préparait pas de suite, mais qui voulait être la dernière, la fin de l'histoire. Juifs, j'appris ce nom dans les livres de la guerre. Autrefois, c'était un peuple aussi vieux que les Phéniciens, les Égyptiens. Juifs : et pourquoi les enfants, les femmes et les vieillards, traqués partout dans

les endroits les plus misérables d'Europe ? Il est étrange d'apprendre la géographie pour découvrir les villes et les régions des morts : Volhynie, Bucovine, Podolie, Lituanie, un cimetière de plaines s'était ouvert au cœur de l'Europe et un garçon de Naples le cherchait au milieu des nations confiées à l'Union soviétique.

Mes parents ne me demandaient plus ce que je lisais pour ne pas se confronter à mon intention de savoir. Mes questions avaient grandi et prenaient l'insistance d'une demande de comptes. Avaient-ils participé à la résistance, avaient-ils aidé une victime ? Ils ne l'avaient pas fait. Ma mère, encore une toute jeune fille, s'était trouvée dans l'obligation de sauver sa famille, papa, appauvri par les bombes, tentait d'assurer sa propre survie. Il gardait tout de même un regret : n'avoir pas même fait un acte de sabotage, n'avoir sauvé personne à part lui et les siens. Ce fils à la recherche du souvenir lui pesait. Il ne voulait plus parler de tout ça avec moi pour ne pas perdre son autorité nécessaire. Il regrettait de repousser mes questions, mais elles gagnaient en force et il devait prévenir toute arrogance de ma part : « Ne te crois pas permis de parler ainsi à ton père. » Je ne me rappelle plus comment était cet « ainsi », mais il devait être insolent.

Nicola était la seule personne qui me parlait de la guerre. Je le questionnais, et lui, avant

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- TROIS CHEVAUX (« Folio » n° 3678).
MONTEDIDIO. Prix Femina étranger 2002 (« Folio » n° 3913).
LE CONTRAIRE DE UN (« Folio » n° 4211).
NOYAU D'OLIVE (« Arcades » n° 77 ; « Folio » n° 4370).
ESSAIS DE RÉPONSE (« Arcades » n° 80).
LE CHANTEUR MUET DES RUES, *en collaboration avec François-Marie Banier*.
AU NOM DE LA MÈRE (« Folio » n° 4884).
COMME UNE LANGUE AU PALAIS (« Arcades » n° 86).
SUR LA TRACE DE NIVES (« Folio », n° 4809).
QUICHOTTE ET LES INVINCIBLES, *spectacle poétique et musical avec Gianmaria Testa et Gabriel Mirabassi*, Hors série DVD.
LE JOUR AVANT LE BONHEUR.

Dans la collection « Écoutez lire »

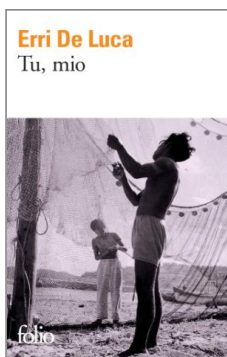
- LE CONTRAIRE DE UN (1 CD).

Aux Éditions Rivages

- TU, MIO (« Folio » n° 5207)
PREMIÈRE HEURE
EN HAUT À GAUCHE
ALZAÏA
ACIDE, ARC-EN-CIEL
REZ-DE-CHAUSSÉE
LES COUPS DES SENS
UN NUAGE COMME TAPIS

Aux Éditions Verdier

- UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT, « Folio » n° 4716 et sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT / NON ORA, NON QUI (Folio bilingue n° 164).



Tu, mio

Erri De Luca

Cette édition électronique du livre

Tu, mio d'Erri De Luca

a été réalisée le 24 avril 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070440467 - Numéro d'édition : 241384).

Code Sodis : N46057 - ISBN : 9782072422492

Numéro d'édition : 230695.